

PHILIPPE KLIMESCH

IL N'Y A PAS
DE HASARD

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530228

Dépôt légal : mai 2026

*Parfois, il suffit d'un pas pour changer toute une vie.
Ils sont partis pour marcher,
Ils ont trouvé bien plus que le chemin.
Quand les pas guérissent les cœurs.*

*Oser partir, c'est déjà renaître.
Quand on change de route, la vie change de sens.
Un pas, une rencontre, une renaissance.
Le destin marche toujours à nos côtés.*

Chapitre 1

Paul

Il est 8 h 45 du matin et, comme à mon habitude lorsque je dois accomplir une tâche importante, je veille à être ponctuel. J'apprécie cette rigueur, ce sentiment d'être à l'heure, surtout lorsque l'enjeu me semble significatif. D'un pas décidé, je progresse vers le panneau d'affichage de la gare, déjà envahi par une foule compacte et animée. Chacun semble absorbé par son propre itinéraire, ses pensées, son impatience ou ses attentes. Pour l'instant, mon train n'apparaît pas encore sur le tableau. Je patiente en déposant mon sac à dos à mes pieds, observant le mouvement de cette agitation matinale, conscient que le moment du départ n'a pas encore sonné.

Mon regard s'arrête sur un jeune couple. L'homme, avec sa sacoche en bandoulière qui, a priori, a l'air de regretter de partir et elle, s'accrochant à lui comme une moule s'accroche à son rocher. J'imagine qu'il doit peut-être se rendre à une réunion express, afin de décider de quelle couleur devrait être le nouveau dentifrice de cette année.

Un peu plus loin, son regard se pose sur une femme seule, la quarantaine, blonde, qui scrute la foule en cherchant désespérément quelqu'un. Soit elle attend son mari de retour d'un séminaire ou plus vaudevillesque, son bel amant italien rencontré l'année dernière sur une plage lors de ses vacances en Lombardie.

Un cri me fait sursauter : à côté de lui, une petite fille, arrêtée dans sa course par la vue d'une barbe à papa, tire sur la main de sa mère, en la suppliant de lui en acheter une.

— S'il te plaît, maman, hi, hiiiiiii !

Je m'amusais à inventer toutes sortes d'histoires en voyant cette foule qui, de bon matin, vivait simplement sa vie, sans se

soucier de celle des autres. Cette pensée me fait sourire, pour ma part, j'ai pris une décision, il y a trois jours : qu'il est grand temps d'échapper à cette vie sinistre. Depuis mon hospitalisation en soins intensifs, celle-ci me paraît si dérisoire. Il y a un an, j'ai été admis en urgence à l'hôpital de Haguenau, dans le service réanimation pour un syndrome de détresse respiratoire aiguë sévère (SDRAS), dû à une grippe et deux pneumocoques. J'y ai séjourné 46 jours en soins intensifs, entre la vie et la mort. À ma sortie de l'hôpital, je pesais à peine 40 kilos et n'arrivais plus à marcher, ni être autonome pour manger ou me laver. J'étais assisté par toute une intendance : infirmière, kiné, et toute une flopée de médecins, à qui je devais rendre visite régulièrement.

Il m'était impossible de faire quoi que ce soit, sans aide. Ma seule distraction était la balade quotidienne avec la kiné, qui me faisait faire un tour en « carrosse », comme j'avais surnommé mon fauteuil roulant. Durant cette période, mon moral était au plus bas, malgré le fait que j'étais en vie.

Auparavant, j'étais convaincu que l'intensité de cette expérience depuis mon enfance conduirait naturellement vers des objectifs tels que le bonheur, la réussite professionnelle, la fondation d'une famille et l'acquisition d'un logement. Aujourd'hui, ces accomplissements m'apparaissent dénués de substance, et l'idée de posséder beaucoup pour tout perdre soudainement suscite une inquiétude comparable à celle d'une existence brève et incertaine. J'avoue que j'ai même pensé au suicide. Pourquoi dépenser mon énergie pour en arriver là ? Autant en finir tout de suite. Un comble, pour ceux qui m'avaient sauvé la vie.

Quand j'ai rencontré pour la première fois ma kiné, je me demandais, comment une si jeune personne, pourrait m'aider dans cette dure épreuve que celle de recomposer mon corps, affaibli et meurtri par la maladie. Or, cette jeune femme m'a apporté plus de bienfaits, par sa gentillesse et sa compréhension, que par les actes de kiné en eux-mêmes. Ce n'est pas que ses soins étaient inutiles, mais souvent je pensais que me mettre en face d'une table et lever la jambe très haut en arrière, ne risquait pas de m'aider beaucoup : Impatience quand tu nous tiens ! Ce que je préférais, par-dessus tout, c'est qu'elle était à

l'écoute, je pouvais lui confier mes angoisses. Par sa douceur, son attention et ses soins, elle a réussi, à réparer mon corps et ma psyché. Je me rappellerai toujours cette phrase qu'elle a prononcée, un jour, de déprime intense : vous les hommes, vous êtes toujours impatients, tout doit toujours aller vite. Il faut savoir que certaines choses prennent du temps, mais qu'inlassablement elles arrivent à leur terme, exemple : la durée de gestation d'un paresseux est de 6 mois.

Au bout de trois mois, je tenais debout seul et je pouvais me déplacer en déambulateur, ce qui était loin d'être un exploit, mais me permettait plus d'autonomie. Grâce à cela, je pouvais aller jusqu'au parc, à 500 mètres de chez moi. Grâce à mon « nouvel ami », qui me soutenait plus que correctement, j'ai eu le loisir de connaître chaque banc, de saluer tous les propriétaires de chiens du secteur. Au bout du 6^e mois, j'ai pris la décision de m'inscrire à la salle de musculation du village. J'ai développé mes muscles, j'ai fait du vélo, de la natation, et tous les sports, qui me permettraient d'améliorer ma silhouette, pour ne plus jamais ressembler à un « fétu de paille anorexique ».

Au bout du douzième mois, j'avais quasiment retrouvé toutes mes fonctions, à part une paralysie neurologique sur le dessus des cuisses et dessus des pieds. Ça me faisait souffrir (c'est encore le cas) et malgré l'insistance de mon médecin, qui voulait me soulager par des médicaments, je préférais l'effort sportif et je disais toujours à mes amis du club : « Au moins le soir après 2 heures de sport, je sais pourquoi je souffre ! »

Au bout d'un certain temps, j'étais à peu près rafistolé physiquement, mais pas mentalement, car tout se bousculait dans ma tête, se mélangeait, comme après une explosion : cela s'appelle le Syndrome de Stress Post Traumatique. Avoir côtoyé la mort de près, démontre, à quel point les priorités d'une vie, sont tronquées et donc, je ne voulais plus être condamné à suivre cette direction.

À la sortie du confinement, n'en pouvant plus de cette situation statique, ma décision de partir faire le chemin de Compostelle fut irrémédiable.

Chapitre 2

Sylvia

Je suis une jeune femme pleine de ressources, depuis ma décision de partir marcher sur le Chemin de Compostelle. J'ai opté pour un sac à dos léger, que j'ai emprunté à mon meilleur ami, Benoit. Il m'a précisé, qu'ayant lu quelque part dans une revue, que je ne devais pas porter plus de dix pour cent de mon poids, sous peine de ne pas arriver au bout de mon chemin. C'est facile de dire dix pour cent, quand on est une femme, et qu'on a besoin de la moitié de son appartement pour arriver à vivre, et paraître femme.

Un mois plus tôt, je travaillais dans les assurances, et m'occupais des retraites. Depuis bien longtemps, mon job ne m'intéressait plus vraiment. Des collègues rabat-joie, un patron des plus harcelant, et des clients, de plus en plus pris pour des pigeons.

Un matin en sortant de l'ascenseur de l'immeuble de la rue Carnot, où se trouve le siège de la société « Assurtout », société d'assurance dirigée par le petit-fils d'un riche milliardaire. Je suis tombée, nez à nez, avec ma cheffe de service.

— Tiens, bonjour Sylvia ! encore une minute de retard ce matin ! comme d'habitude. Il faudra rattraper tous ces retards un jour ou l'autre. Il faut que j'en parle à Jean-Christophe !

Celui-là même, surnommé le « mecton » de Bernadette. Clin d'œil au fait, que cette même Bernadette, qui parade en face de moi, couche avec lui.

— Bonjour Bernadette ! désolée, mais je me suis arrêtée pour prendre un café, avant de monter. De plus l'ascenseur ce matin faisait yoyo et comme l'immeuble possède douze étages, j'ai perdu dix minutes à monter et descendre !

— Bien sûr, encore une de vos excuses bidon. On verra ce qu'en pense le patron.

— Faites comme bon vous semble...

Cause toujours tu m'intéresses... Cette bécasse m'a toujours jaloué. Si elle ne couchait pas avec JC, elle en serait encore à tailler mes crayons. En m'installant à mon bureau, je découvre sur mon ordi, une image qui m'interpelle : une femme, avec un sac à dos, des bâtons de marche, le sourire aux lèvres, seule face à un paysage magnifique. Je reste songeuse. Ma pauvre Sylvia ! Mais qu'est-ce que tu fous là... Tu vendes des assurances bidon qui, le plus souvent, sont en double emploi, voire en triple, remplies de clauses qui, en fait n'assurent rien d'autre, que de remplir les poches du patron.

— Salut Sylvia ! Comment vas-tu ma biche aux yeux bleus ?

— Tiens, salut Benoit ! Voilà enfin quelqu'un qui me réjouit le cœur, je vais bien, enfin si on veut. Cette garce de Bernadette, m'a encore fait des remontrances ce matin dans le hall. Je commence à ne plus pouvoir la piffer celle-là.

— Laisse tomber la neige ! De toute façon, à part faire un V avec ses jambes, elle est bête comme chou, et de chou, elle en a l'odeur. Tu fais quoi ?

— J'étais en train de me demander ce que je foutais encore ici ! J'ai envie de tout envoyer balader. Tu vois comme cette nana sur la photo, un sac à dos et hop, bye-bye les copains...

— Ben ! Fais-le ! Je partirais bien avec toi, mais j'ai mon chihuahua Popilou et mon minou Tom, qui n'accepteraient pas que je parte pour un mois sans eux. Mon Tom est tellement jaloux « le petit pou ». Bon, réfléchis, et tiens-moi au jus. Je veux être le premier à être informé de ton départ. Bises de partout, ma biche.

Je regarde Benoit s'éloigner entre les bureaux. Il est tellement gentil, qu'il aurait remonté le moral, à une troupe entière de ballerines, qui auraient perdu leurs tutus. En plus, c'est vrai qu'il a un joli petit cul, m'enfin, Sylvia ! Bon, il faut que je m'y mette, satané boulot. Le téléphone sonne. Mince, encore cette saleté de Bernadette.

— Oui, Bernadette !

— Tu peux me rejoindre dans mon bureau, tout de suite, et pas dans deux heures !!!

— Elle me raccroche au nez, cette garce. Flûte, elle me gonfle ! J’y vais, Je sens qu’elle va encore me pourrir la journée. Je frappe à sa porte.

— Entre, et ferme la porte... Écoute bien ce que j’ai à te dire : j’ai parlé avec Jean-Christophe, et nous sommes tombés d’accord. Tu vas rester tous les soirs, une heure de plus, jusqu’à la fin de l’année. Bien sûr, sans supplément. Tu comprends bien que tous tes retards justifient une telle décision.

J’aimerais que la sueur qui perle subitement sur mon front, lui saute sauvagement à la figure pour l’étouffer...

Je me lance :

— Alors : ouvre bien tes deux feuilles de chou dont tu as l’odeur ! Tes heures en plus, tu peux te les coller où je pense car je te donne ma démission, sur le champ. Je pars faire le tour du monde à pied. Bien le bonjour à JC !

Sur ce, Je tourne les talons et sors de son bureau, sans plus attendre. J’ai hâte de ranger mes affaires, ce qui en fait, se résume à mettre mon téléphone dans mon sac. Je prends celui-ci, et compose le numéro de Benoit.

— Benoit, mon p’tit père, j’m casse, ça y est !

— Yesssss ! T’as eu le courage ! Bravo... En tout cas, ne m’oublie pas ma biche !

— Non t’inquiète ! J’aurai toujours besoin de tes conseils, mon petit lapin ! Bisous à plus !

En sortant du bureau, enfin, de mon ex-bureau, je me sens déjà beaucoup mieux. Je prends le temps de m’asseoir deux minutes sur un banc à observer les gens, qui se pressent autour de moi. Mon regard s’arrête sur un homme, d’un âge certain, qui promène son petit chien. Comme il est mignon, on dirait, un petit nounours.

Plus loin, deux amoureux se retrouvent sur un banc, à côté du mien. Sur le moment, cela me fait regretter d’être seule, mais ils sont si mignons à contempler.